



Lettre d'information n° 85 du 18 mars p2/2

www.laramonda.com

Désir de navets

Extrait provisoire de « Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara », C. Mérigot

La vallée avait rejoint l'Union européenne et celle-ci distribuait de temps en temps aux rares agriculteurs survivants des subventions s'ils cultivaient telle ou telle plante. Et une année le navet fut à l'affiche. Les champs furent consciencieusement labourés, ensemencés et au bout de quelques mois de beaux légumes boursoufflèrent le sol. Comme bien d'autres fois, nous avons décidé de passer la Saint-Sylvestre dans le village, un peu isolés certes, mais tellement au calme ! En arrivant je constatai que pas un seul navet n'avait été récolté. Le coût de la cueillette était bien supérieur au prix que l'on aurait pu espérer de la vente, mais comme les subventions étaient versées, chacun y trouvait, paraît-il, son compte dans une comptabilité étonnante, où le réel n'a plus cours. Les agriculteurs avaient leurs sous, les experts, leurs surfaces agricoles ensemencant un tableur et de quoi faire des statistiques.



Mais ce gâchis me paraissait intolérable. Alors, je me mis à en récolter quelques-uns, presque gelés en décembre sans me préoccuper du légitime propriétaire qui de toute façon, ne réclamerait pas son bien. J'en ramassai jusqu'à ce que Jean-Pierre qui m'accompagnait une fois de plus, me dise : « Tu ne pourras pas les récolter tous, il y en a plusieurs hectares. » Nous retournâmes donc à la maison avec un sac plein. Qu'en faire ? Un ou deux dans la soupe certes, et une purée, oui. Mais mon stock ne s'épuisait pas. Je me lançai dans la conserve de navet cru, et malgré Jean-Pierre me répétant : « Tu n'auras pas assez de bocaux pour tous ces champs », j'en fis de petits cubes, que je plongeai dans quelques pots de saumure, parfumée aux herbes d'alentour : romarin, thym et graines de fenouil de l'été précédent. En juin, ils furent agréables, en apéritif, devenus « pickles » ou ersatz d'olives.

Les hectares et les hectares de la vallée virent se congeler dans la terre puis pourrir le reste, c'est-à-dire la totalité. Quel gâchis ! Sauf évidemment pour les sangliers qui firent bombance tout l'hiver.

Et je repensai, non seulement à l'Afrique que j'ai connue, où ces plantes auraient été consommées jusqu'à la dernière, mais aussi à un autre épisode vécu quelques années auparavant, du temps où il restait encore un agriculteur à l'ancienne dans la vallée.

José-María, je l'aimais beaucoup. Je ne saurais dire tout ce qu'il m'a appris, de savoirs concrets, de traditions, de techniques mais également de philosophie et d'art de vivre. C'était un vrai plaisir de lui rendre visite dans son village, situé à deux ou trois kilomètres du nôtre. Il faut, pour s'y rendre, passer la rivière puis grimper sur une colline que le hameau de trois maisons domine. Seule la sienne est encore habitée. C'est une très agréable promenade durant laquelle les guêpiers des berges de la rivière nous survolent, comme le couple de milans qui niche par là. On passe non loin de l'ancien moulin à huile, puis de celui à céréales et l'on monte d'abord entre les pins, puis entre quelques champs d'amandiers et d'oliviers.

Un peu avant d'arriver chez lui, je l'aperçus, il avait alors près de 80 ans, un motoculteur entre les mains, qui se battait contre le sol caillouteux d'un petit champ. Je le regardai travailler quelques instants, trouvant sa tâche bien dangereuse pour un homme en apparence si frêle. Je n'aurais pas été capable de l'aider et je le regrettai. Finalement je me manifestai. Alors, sans arrêter son moteur, il me cria : « Monte à la maison. Moi, je veux finir ce travail et je vous rejoins. »

J'allai jusqu'à chez lui où sa femme Isabel nous reçut, bien, comme toujours. Un quart d'heure plus tard il rentra, content de lui. « Excuse-moi, mais je voulais finir. Je vais semer des navets. J'aime bien les navets et toi, tu aimes les navets ? » Cette réflexion est restée gravée en moi.

Ce couple vivait seul depuis des années dans un village perdu, un couple qui aime la vie et qui sans doute aurait pu partir. Une seule fois j'entendis Isabel lui rappeler le temps où ils faillirent émigrer en ville, comme tant d'autres. Pourtant si elle semblait regretter un peu la décision prise à cette époque, lui ne doutait pas qu'elle fût la bonne. Alors ils sont restés dans cette vallée où ils sont nés et qu'ils aiment par-dessus tout. Ils ont dû vivre de grandes peurs et des moments terribles. Leurs plus proches voisins, peu nombreux et âgés, sont à deux kilomètres. Pourtant ils ont tenu. Et ils aiment les gens de passage, les visiteurs pour lesquels ils semblent toujours avoir du temps. Oh bien sûr, au cours des années, la situation a évolué : ils ont d'abord eu un téléphone d'alerte, puis une ligne téléphonique normale, et l'eau courante et l'électricité normale et une route normale pour arriver jusque chez eux. Ils n'étaient pas contre, bien sûr. Mais les absurdités des experts, oui, ils étaient contre. José-María me l'a dit.

Je me disais, voilà, c'est simple quand ils ont envie de navets, avec six mois d'avance, il laboure, il sème et ils attendent. Un jour les navets sont assez gros, alors, satisfaits, ils les mangent.

Cette agriculture-là et cette vie-là n'a pas de rapport avec celle des subventions, des tableaux de financement, de la compétitivité et de la productivité, tous ces mots en «-vité» si peu vitaux. Mais elle les a fait vivre heureux. Loin des hommes ou si près de l'humain, comme on voudra.

(Tous droits réservés)

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Les éditions de la ramonda, SARL, 3 allée Marie Laurent, 75020, Paris RCS 492 793 195 www.laramonda.com